

NON CONSENTANTE

Céline Robert

VIOL ET RÉCIDIVE :
LE TÉMOIGNAGE QUI OSE

EYROLLES

IMAGINEZ QU'UN SOIR, VOTRE VIE BASCULE DANS L'HORREUR...

Céline a 22 ans quand un inconnu fait irruption chez elle et la viole en la menaçant de mort.

Portée à bout de bras par celui qui deviendra son mari, elle porte plainte. S'ensuit une série d'étapes exténuantes, au cours desquelles elle doit raconter l'agression, se remémorer la scène encore et encore, établir un portrait-robot, se soumettre à des examens médicaux, annoncer son viol à ses proches et continuer à vivre...

Elle tente de se reconstruire, malgré les angoisses, les phobies envahissantes et la solitude. Puis elle reçoit la nouvelle : l'individu a été interpellé et va être jugé. Elle découvre qu'il a commis une dizaine d'autres viols. Cette révélation est un second traumatisme, tout comme le procès, durant lequel elle doit supporter le regard de son bourreau.

Aujourd'hui, longtemps après les faits et alors qu'elle est une femme accomplie, Céline Robert a choisi de raconter.

Rarement un témoignage n'aura décrypté, avec autant de précision et de sobriété, les ravages d'un viol et ses conséquences psychologiques, intimes, familiales et professionnelles. Avec une plume au scalpel et sans aucune complaisance, Céline Robert raconte également, de l'intérieur, le déroulement d'une enquête et d'un procès.

Un magnifique exemple de courage.

COLLECTION ET SI C'ÉTAIT VOUS ?

NON CONSENTANTE

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05

www.editions-eyrolles.com



Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée notamment dans l'enseignement, provoquant une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2011.

ISBN : 978-2-212-54962-1

Céline Robert

NON CONSENTANTE

EYROLLES

The logo for EYROLLES features the word "EYROLLES" in a bold, black, sans-serif font. Below the text is a horizontal line with a small grey circle centered on it, extending slightly beyond the width of the text.

*Pour des raisons d'anonymat, certains lieux,
prénoms et dates ont été modifiés.*

1

L'agression

Avril 1996, mercredi

Cela fait deux jours que les cours ont repris, après les vacances de Pâques. Aujourd'hui, mercredi, j'ai décidé de reprendre le dessus. Tout finira bien par s'arranger. Depuis quelques semaines, mon petit ami, Pascal, a ressenti le besoin de prendre le large. Il souhaite prendre du recul pour réfléchir. C'est seulement avant-hier, le jour de la rentrée, qu'il m'a confirmé sa décision de rompre, me laissant anéantie.

– J'ai besoin de toi, pourquoi tout arrêter ? Tout allait si bien... lui avais-je demandé, avec cette impression atroce que ma gorge était gonflée et ma vue, entièrement brouillée.

Pascal s'était montré catégorique.

– Pour le moment, tout va beaucoup trop vite pour moi. On ne se quitte déjà plus alors que j'ai besoin de mon indépendance. J'ai besoin de moments de solitude, tu comprends ?

Nous avons passé un long moment à discuter ainsi, jusqu'à ce qu'il me demande de partir et de le laisser seul.

J'étais rentrée abattue dans mon petit deux-pièces. Je suis étudiante en deuxième année dans une école de

commerce en province, relativement loin de chez mes parents, qui habitent près de Cherbourg. La plupart de mes camarades viennent également des quatre coins de la France.

J'étais vidée, mes larmes coulaient toutes seules. Jamais je ne m'étais sentie aussi désespérée, abandonnée. Pourtant, et je ne saurais expliquer pourquoi, j'avais l'intuition que cela ne pouvait pas être définitif. Pas après ce que nous avons vécu et partagé ensemble. Pas avec cet amour profond et évident qui nous unissait. L'un comme l'autre n'avions jamais éprouvé cela auparavant. J'ai rencontré Pascal l'année précédente, il était dans la même promotion que moi. Nous nous sommes d'abord observés, puis avons fini par sympathiser, jusqu'à devenir de très bons amis. Ce n'est qu'au bout d'un an environ que nos sentiments ont évolué. Puis tout est allé très vite. Dès le début de notre relation, quatre mois auparavant, nous avons l'impression de nous connaître depuis toujours. Je sentais au fond de moi que c'était avec lui que je désirais plus que tout passer ma vie. Quant à lui, il devait le savoir également, même s'il ne s'y sentait pas encore tout à fait prêt. J'étais intimement persuadée de tout cela.

C'est la raison pour laquelle, ce soir, je choisis de ne pas m'apitoyer sur mon sort, même si c'est difficile. J'ai 22 ans et autre chose à faire que géindre seule dans mon coin. Pour le moment, Pascal doit faire le point de son côté, et je ne peux pas forcer ses sentiments. Autant avancer. Je décide de me mettre à potasser mes cours.

Il est 21 h 15 quand je commence à attaquer avec gourmandise un sandwich jambon-beurre, mon préféré. J'allume ma chaîne hi-fi et laisse Francis Cabrel me

L'AGRESSION

chanter *Sarbacane*. Je m'apprête à m'installer devant mon ordinateur lorsque le téléphone sonne.

– Allô ! C'est Benoît. Tu vas bien depuis tout à l'heure ? Dis-moi, est-ce que je peux passer chez toi maintenant pour prendre le Minitel de Pascal ?

– Pas de problème, viens quand tu veux. Je travaille sur mon rapport de stage.

– D'accord, à tout de suite, le temps d'arriver.

Benoît, un ami de promo, habite à cinq minutes de chez moi.

Le Minitel. Pascal a donc oublié de le récupérer. Une vague de tristesse m'envahit brusquement. Quasiment dès le début de notre relation, nous faisons toujours tout ensemble et ne formions déjà plus qu'un. C'est d'ailleurs la cause de notre désaccord actuel. C'est surtout pour lui que cela semble difficile à supporter. De mon côté, je m'en accommodais très bien. Je me réprimande aussitôt, sans grande conviction.

– Allez courage, bosse, au lieu de sombrer dans tes rêveries.

Je me remets au travail, mais suis aussitôt interrompue par un coup frappé à la porte. Benoît.

– Entre, c'est ouvert, dis-je en tentant de couvrir la musique.

Mais personne n'entre et on frappe à nouveau. Je me lève alors en soupirant.

– Mais tu pouvais entrer ! Oh ! Bonsoir. Excusez-moi. J'attendais un ami et je pensais que c'était lui.

L'inconnu qui me fait face semble à peine plus âgé que moi, 25 ans maximum. Il est vêtu d'un jean, d'une veste et d'un polo uni. Ses cheveux sont courts, bien coupés, mais surtout, je remarque un strabisme important à son

œil droit. C'est dommage pour lui, car le bleu sombre de ses yeux est plutôt joli, et bien qu'il arbore une barbe d'environ deux ou trois jours, il présente une allure tout à fait convenable.

– Bonsoir, Mademoiselle. Pardon de vous déranger aussi tard, mais je voudrais un renseignement. Voilà, je suis à la recherche d'un appartement à louer et j'aurais voulu savoir s'il y avait un concierge dans l'immeuble.

– Non, il n'y en a pas. Pour ma part, j'ai trouvé ce logement par l'intermédiaire d'une agence immobilière.

– Ah, très bien. Vous semblez au calme, ici, il ne doit pas y avoir beaucoup de passage.

– C'est vrai, c'est très paisible, je ne croise presque jamais mes voisins. Nous ne sommes que trois locataires dans cette partie de l'immeuble, et il n'y a plus de logement de libre.

– Je passerais bien à l'agence quand même, on ne sait jamais. Pouvez-vous me dire où elle se trouve ?

Je lui indique le nom et le chemin pour y accéder, ce sur quoi il prend congé poliment, en me remerciant pour les renseignements. Quelle idée étrange de chercher un appartement à une heure aussi tardive, quand même.

Quelques minutes plus tard, l'arrivée de mon ami Benoît me distrait encore. Ben est immense, un mètre quatre-vingt-douze, bourré d'humour et passionné d'informatique.

– Salut ! Je ne te dérange pas, au moins ? Je prends le Minitel et je file.

– Non, pas du tout. Tiens, juste avant que tu arrives, un type est venu me voir parce qu'il cherche un appartement à louer. Il m'a demandé le nom et l'adresse de l'agence immobilière. Il a dû me prendre pour une folle

L'AGRESSION

car quand il a frappé, je l'ai tutoyé en criant « Entre ! » J'étais persuadée que c'était toi qui arrivais !

– Il t'a dérangée à cette heure ? N'importe quoi ! Bon, allez, je te laisse travailler tranquille. Je file chez Pascal, on va rechercher des entreprises pour le stage de fin d'année. Avec le Minitel, c'est beaucoup plus pratique.

– Bon courage. Finalement, je pense que je ne vais pas tarder à arrêter de bosser et je vais en profiter pour me coucher de bonne heure, pour une fois. Je suis naze. De toute manière, la soirée est mal partie pour que j'avance beaucoup sur mon rapport de stage. Et puis je n'en ai pas trop envie, en réalité. À demain, bonne soirée.

– Bonne nuit et à demain, me salue-t-il en déposant une bise sur ma joue.

Je referme la porte à clé derrière mon ami. Cette fois, je ne devrais plus être dérangée. À moins évidemment que des copains passent boire un café à l'improviste, ce qui est assez fréquent dans notre promotion. La plupart de mes camarades habitant des studios, je suis assez souvent sollicitée pour recevoir. J'espère que ce ne sera pas le cas ce soir, je me sens vraiment fatiguée. Je repense à la visite de Benoît. Il avait l'air gêné de me dire qu'il allait chez Pascal. C'est une évidence, Benoît est un très bon ami à tous les deux, et il ne veut en aucun cas prendre part à notre différend.

J'essaie de travailler encore un peu, mais je n'ai pas la tête à ça. Pascal occupe mon esprit. Il me manque. J'ai la flemme de bosser. Je capitule rapidement et me décide à éteindre mon ordinateur et ma chaîne hi-fi. Comme tous les soirs, je vérifie que les doubles rideaux sont bien tirés, sans prendre la peine de fermer les volets. Mon

domicile est situé au rez-de-chaussée, au fond d'une cour assez peu éclairée, elle-même séparée de la rue par un porche et une imposante porte en bois, dont chaque locataire détient la clé. Cette porte est généralement verrouillée la nuit, sauf négligence de l'un ou l'autre des habitants.

Quant à mon appartement, il est composé d'un séjour donnant sur la cour, d'une petite cuisine, d'une salle de bains, d'un w.-c. et d'une chambre avec un vasistas inaccessible qui donne sur les toits d'une arrière-cour. J'ai su l'arranger avec goût et cependant peu de chose. J'habite là depuis six mois et m'y sens vraiment bien. Beaucoup plus en sécurité que l'année scolaire précédente, en tout cas. À l'époque, je logeais dans un autre quartier de la ville. Vingt mètres carrés sous les toits, au-dessus d'une épicerie, avec les toilettes sur le palier. Mes parents m'avaient convaincue de déménager à la fin de ma première année d'études. L'endroit était très bruyant, assez mal famé, absolument pas sécurisant. Je n'étais pas rassurée quand je devais rentrer de nuit.

Lorsque j'ai intégré mon école, il m'a été très difficile de m'habituer à vivre en ville ; même si pourtant, j'avais la chance de disposer de mon propre appartement, d'une voiture et d'être constamment entourée d'amis. Jusqu'au jour où j'ai dû quitter la maison familiale pour venir faire mes études dans une nouvelle région, j'ai toujours vécu au calme, près de Cherbourg, en bord de mer, dans une grande maison de campagne pleine de bonheur.

Cela me manque souvent et j'apprécie de retourner un week-end sur deux chez mes parents. J'ai toujours adoré me balader sur la plage, nez au vent. Le bruit singulier des vagues qui remontent sur le sable résonne comme

L'AGRESSION

une mélodie apaisante et répand en moi une véritable sensation de liberté et de bien-être. Un pur bonheur.

Perdue dans mes pensées, je vais à la salle de bains et me déshabille. Je retourne dans ma chambre et m'apprête à me mettre au lit, lorsque de nouveau, on frappe à ma porte. Ce n'est pas vrai ! Qui vient encore me déranger aussi tard ?

C'est à la hâte et énérvée que j'échange ma tenue de nuit contre un jean et un pull-over, puis me dirige vers la porte. Sans ouvrir, je demande :

– Qui est là ?

– Désolé de vous déranger, c'est encore moi, je suis venu tout à l'heure au sujet d'un appartement. Pouvez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît ?

– Non, ça suffit maintenant. Il est tard, que voulez-vous savoir de plus ?

– J'ai essayé de trouver l'agence, mais je ne l'ai pas vue.

Je trouve la situation non seulement étrange, mais presque ridicule. C'est pourquoi, exaspérée mais désireuse d'en finir au plus vite, j'ouvre. L'inconnu de tout à l'heure me fait face, impassible. Je m'exprime sèchement, comme si un pressentiment me poussait à garder le contrôle.

– Bon et alors ? Je vous ai déjà expliqué le chemin, que voulez-vous que je fasse de plus ?

– Voilà, j'ai oublié le nom de la rue. Pouvez-vous me le noter sur un papier ?

– Oh ! Ce n'est pas possible, ras-le-bol !

Je ne cache plus mon mécontentement mais j'accepte quand même, sans trop savoir pourquoi.

NON CONSENTANTE

– Bon, je vous note l'adresse vite fait, et vous me laissez tranquille.

– Merci beaucoup. Excusez-moi encore, mais puis-je aussi utiliser vos toilettes, s'il vous plaît ?

– C'est hors de question, vous êtes quand même gonflé !

Je lui tourne alors le dos pour me diriger vers mon bureau et y prendre un papier. Le mieux à faire est de le renseigner une dernière fois, comme il me le demande, et que nous en finissions avec cet absurde tête-à-tête. Tandis que je note cette foutue adresse, qu'heureusement j'ai en tête, je me rends compte que malgré mon refus, l'inconnu est entré dans mon appartement et s'est rendu aux toilettes. D'ailleurs, comment peut-il bien savoir où se trouvent les toilettes ? Le logement n'est pas bien grand, mais c'est quand même surprenant. Qu'il puisse ainsi entrer chez moi sans que je l'y ai invité me laisse quelques secondes bouche bée.

À cet instant précis, je ne sais pas encore que ma vie va basculer, mais j'éprouve une sensation inconnue. Une impression de danger, puis non, c'est même plus que ça, c'est une certitude qui tout à coup m'envahit. Un sentiment de peur naît rapidement en moi, une angoisse étrange, puis une panique bien réelle. Non, tout ça n'est pas normal.

Instinctivement, je cherche des yeux mon trousseau de clés de voiture. Du plus profond de mon âme, je suis persuadée que quelque chose ne tourne pas rond, qu'une catastrophe va se produire d'ici peu. De toute ma vie, je n'ai jamais été aussi sûre de quoi que ce soit d'autre. Je sens et je sais, avec un instinct quasi animal, que je dois prendre la fuite, et en même temps, je pense, sans grande

L'AGRESSION

conviction, que je suis peut-être complètement ridicule. Je ne peux tout de même pas quitter mon domicile en laissant un inconnu à l'intérieur ! S'il me voulait vraiment du mal, la fuite le mettrait sans aucun doute hors de lui et ce serait pire encore s'il me rattrapait. J'aperçois un vase posé près de mon bureau et il me traverse l'esprit de m'en emparer afin de pouvoir me défendre s'il tente de m'attaquer en sortant des w.-c. Finalement, non. Je suis incapable de réfléchir ou de prendre une décision sur l'attitude qu'il convient d'adopter. Cet essaim d'idées confuses défile dans ma tête en l'espace de quelques secondes uniquement.

Pourquoi est-ce que je ne me sauve pas ? Pourquoi est-ce que je ne cherche pas à me protéger d'un danger imminent ? La réponse est affreusement simple. Je reste clouée sur place parce que j'ai peur, terriblement peur. La panique s'est emparée de moi et me paralyse. La frayeur a totalement balayé ma raison, qui n'est plus qu'une parenthèse opaque.

Quelques instants plus tard, il réapparaît dans le couloir.

Je suis déjà prise de tremblements terribles, mais malgré tout, je tente de ne pas montrer mon effroi. L'homme a la main gauche dans la poche arrière de son jean et se dirige vers moi.

– Au fait, vous devriez faire attention quand vous tirez vos rideaux. Ils sont mal fermés en haut, et je vous ai vue vous déshabiller tout à l'heure.

Mon sang se glace. Il se fige dans mes veines et ne circule plus.

– Tu l'as fait exprès, salope !

Sa voix a soudainement changé, il est furieux. Puis il sort la main de sa poche arrière et brandit un couteau sous mes yeux. Apparemment un couteau de cuisine, avec une lame très grande, affûtée, impressionnante. En même temps, je m'aperçois qu'en sortant des toilettes, il a laissé sa braguette ouverte, et son sexe sorti de son pantalon, comme un serpent obscène.

Je suis terrorisée. La panique me tourne la tête, j'en ai un vertige. Cette fois, je ne peux absolument plus contrôler mes tremblements. Une envie de pleurer monte en moi mais les larmes restent coincées dans ma gorge sèche.

– Tu te tais, tu ne cries pas, ou je te découpe en rondelles, me menace-t-il en serrant les dents.

Je ne bronche pas. Mes yeux sont écarquillés, comme prêts à sortir de leur orbite. J'ai peur qu'il entende mon cœur cogner et que ça le dérange ou l'exaspère encore plus.

L'individu s'est posté devant la porte d'entrée, qu'il a laissée entrebâillée, et ne cesse de regarder, ou plutôt de surveiller, le palier, puis l'extérieur. Il semble nerveux, tendu, hors de contrôle...

Je ne sais pas à quoi m'attendre. Et si d'autres types venaient le retrouver ici ? Peut-être sont-ils toute une bande de voyous ? Dans ce cas, qu'advient-il de moi ? Je le pressens déjà mais ne veux pas imaginer la suite. Pourquoi cela m'arrive-t-il, à moi ? Pourquoi ce soir, alors que je suis seule chez moi ? Pourquoi Benoît n'est-il pas resté plus longtemps ? Pourquoi Pascal n'est-il plus ici, avec moi ? L'homme se tourne vers moi.

– Je suis poursuivi par les flics, ne bouge surtout pas, gronde-t-il.

L'AGRESSION

Quelques minutes se succèdent ainsi, qui me semblent une éternité. Puis brusquement, se croyant sans doute hors de danger, il referme la porte et tourne la clé restée sur la serrure.

– C'est bon, ils ont perdu ma trace.

Brièvement, je ressens une lueur d'espoir en dépit de ma frayeur terrible. Peut-être est-il venu simplement ici par hasard, pour se réfugier quelques instants, le temps de fuir la police ? Il va donc repartir comme si de rien n'était. C'est ce que j'espère plus que tout, et, même si je n'y crois pas vraiment, je me raccroche comme une forcenée à cette éventualité. Mais alors, pourquoi a-t-il laissé son pantalon ouvert ? Rien n'est logique, mon cerveau ne fonctionne plus. Malheureusement, le regard plein de haine que me lance mon agresseur fait voler en éclats mes espoirs ridicules. Il s'approche de moi en me menaçant avec son couteau.

– Maintenant, déshabille-toi.

– Non, pas ça, s'il vous plaît, non, supplié-je.

– Fais ce que je te dis et je ne te ferai pas de mal, mais si tu l'ouvres ou si tu cries, je te tue avec ça, siffle-t-il en posant brutalement son couteau sur ma gorge.

Je sens la lame glacée sur ma peau.

– Dépêche-toi, mets-toi à genoux par terre. Et ne me regarde pas.

Je commence par ôter mon pull-over, puis mon pantalon, et m'agenouille. Mes tremblements se sont transformés en spasmes.

– Tout, retire tout, je te dis, ton slip aussi, et magne-toi !

Je cède. Il m'est impossible de réfléchir, de penser, j'agis de façon mécanique. Je suis tétanisée, glacée,

tremblante mais plus de peur que de froid, bien que je sois entièrement nue à présent.

Je me sens rabaissée, humiliée de me trouver ainsi dans mon plus simple appareil, exposée par terre au beau milieu du séjour, comme un vulgaire objet, sous le regard bestial de ce salopard. Peut-être ai-je seulement devant moi un voyeur exhibitionniste qui va se contenter de me regarder, de me mater ? C'est fou ce que l'esprit est capable d'échafauder pour se raccrocher à n'importe quoi dans une situation extrême. Pourtant, je l'espère de toutes mes forces, auquel cas le cauchemar se terminera bientôt. Il m'attrape alors par le bras, en maintenant toujours son arme sur mon cou.

– Relève-toi, on va aller dans ta chambre, on sera plus tranquille, c'est bien par-là ?

– Oui, au fond à gauche.

– Passe devant et pas de conneries.

Une fois arrivés tous les deux dans la chambre, il ferme la porte derrière lui.

– Allonge-toi sur le lit, le visage face au mur, je ne veux pas que tu me vois.

Je m'exécute. Désormais, je sais ce qu'il va se passer. Il se couche près de moi. D'une main, il tient le couteau, de l'autre, il commence à me toucher.

– Tu aimes ça, je le sais, dis-le que tu aimes ça.

Mais cette fois, je n'obéis pas et reste silencieuse. Je ne peux absolument pas dire cela. Je sens les gestes ignobles descendre plus bas, avec le couteau sur ma peau, sur mon corps...

Je vois alors des bribes de ma vie défiler dans ma tête. Derrière mes paupières fermées, crispées, j'ai l'image de mes parents, de mon frère Sylvain, de Pascal. Pourquoi

L'AGRESSION

n'est-il pas près de moi ce soir pour me sauver de ce cauchemar ? Je suis désormais persuadée de ne pas m'en sortir, que ce sadique va forcément me tuer sauvagement. Je me vois réellement morte, dans un bain de sang sur mon lit, et ma terreur est au-delà des mots.

Intérieurement, je dis adieu à tous ceux que j'aime. Je pense à mes parents et à leur réaction quand ils apprendront la mort de leur fille de 22 ans, retrouvée assassinée chez elle après avoir été violée par un détraqué sexuel.

Je leur demande pardon. De quoi ? De leur infliger cette peine ? D'avoir ouvert cette porte à un inconnu par négligence, par fatigue ? Je ne sais pas exactement, mais ce dont je suis certaine, c'est d'avoir besoin d'eux plus que tout en cet instant.

Je suis épouvantée par ce qui est en train de m'arriver. Pourtant, sur le moment, je le suis plus à l'idée de la mort atroce qui se prépare que par les actes abjects que mon agresseur me fait subir. Peu importe ce qu'il m'impose, j'obéis, morte de trouille. Morte tout court. La terreur annihile tout autre sentiment. C'est comme si je me dédoublais, comme si mon esprit se détachait de mon corps pour assister à mon propre viol. L'une est morte pour toujours, l'autre supplie pour ne pas mourir. La seule chose qui compte, c'est de ne pas le contrarier pour qu'il ne me tue pas. Je ne veux pas mourir. Pas ainsi. J'ai peur de cette fin qu'il veut m'imposer. J'ai peur d'avoir mal, je ne veux pas de ce couteau dans mon corps. Je veux vivre.

Suivent alors des injures, des obscénités, des menaces de toutes sortes, et, essentiellement, des gestes qui me marqueront pour toujours. De cela, je ne suis pas encore consciente, parce que je pense vivre mes derniers instants.